

**DE LA RÉVOLTE À LA RÉSIGNATION ?
QUELQUES ÉCHOS DES ANNÉES SOIXANTE-DIX
DANS LA CULTURE ITALIENNE DES DERNIÈRES DÉCENNIES**

Francesco Cossiga, interviewé dans le numéro 2007/2 de « Gnosis » *on line*, revue du *Servizio per l'informazione e la sicurezza democratica*, plus connu sous le nom de *Sisde*, donne une analyse des années soixante-dix, que l'on peut ne pas partager, selon laquelle ce qui a marqué ces années serait sans aucun rapport avec les années soixante. Mais la question de départ de cette interview en revanche semble incontestable : le journaliste qui interroge l'ex-président de la République italienne souligne que «sul 1977 in Italia, in occasione del trentennale, le rievocazioni si moltiplicano. Memoria, storia, analisi socioeconomica, letteratura, critica, persino autocritica ». Pourquoi cette attention largement partagée, en Italie et dans le monde, attention à laquelle nous participons, pour ces années soixante-dix en général ?

En Italie, un élément conjoncturel a pu y contribuer, avec un retour au terrorisme dû aux « nouvelles Brigate rosse ». Umberto Eco y fait allusion dans un article de la « Repubblica » en mars 2002, repris en 2006 dans *A passo di gambero*¹. Il saisit l'occasion pour montrer l'échec de ce

¹ Umberto Eco, *A passo di gambero*, Milan, Bompiani 2006, p. 206-209.

type de terrorisme dans les années soixante-dix, que ce soit en Amérique latine ou en Italie : tout au plus y voit-il un facteur qui a réussi « a portare alcuni governi alla repressione feroce, ma non a fare insorgere un'area che evidentemente era molto più ridotta di quanto i terroristi prevedessero nei loro calcoli² ». Mais on peut se demander s'il n'y a pas eu dans ces années autre chose, de très profond, non seulement en Italie, mais dans le monde, qui a peut-être déterminé dans les consciences les évolutions et situations que nous connaissons dans ce début de nouveau siècle. D'où la pertinence d'une réflexion sur les échos des années soixante-dix dans la culture italienne.

Questions de méthode : intellectuels et culture

Ouvrons une brève digression pour tenter de formuler une acception large tant de la culture que des intellectuels, qui ferait de la culture la résultante de l'expérience d'une société, de ses composantes et de ses composants, une acception intégrant la philosophie, l'histoire avec ses multiples branches, les sciences et les techniques, les diverses formes artistiques, populaires et « savantes », en somme le savoir collectif d'un groupe d'hommes à un moment donné.

Pour ce qui est des intellectuels, on pourrait s'appuyer sur les réflexions de Gramsci tout en se démarquant de ce qu'elles peuvent avoir de normatif quant aux notions d'intellectuel organique et d'intellectuel traditionnel : intellectuels pourraient ainsi être tous ceux qui, professionnellement ou non, occasionnellement ou non, collectivement ou non, interviennent dans le domaine des idées et des idéologies, avec leurs divers modes d'expression ; en somme, à la différence de Degas, ne disons pas que Monnet n'est qu'un œil (« mais quel œil ! » ajoutait-il avec admiration), mais que c'est un intellectuel dont le regard sur notre monde a changé notre regard et le monde. Et nous pourrions avoir une attention particulière, suivant en cela une suggestion de Raffaello Ramat (« l'Italia letteraria », 4 février 1934), reprise ensuite par Gramsci, pour ceux qu'on appelle parfois des "intellectuels secondaires", ceux qui ont un moindre rôle

² *Ibid.*, p. 207.

dans l'élaboration des idéologies et dont la fonction consiste surtout à les diffuser.

[...] per la storia della cultura a volte può maggiormente servire lo studio di uno scrittore minore che quello di un sommo ; [...] nel minore, pur che sia uno spirito attento e autocritico, è dato scorgere i momenti della dialettica di quella particolare cultura con chiarezza maggiore, in quanto non riescono, come nel sommo, a unificarsi³.

Cela pourrait être d'autant plus pertinent qu'on pourrait faire porter la réflexion sur des lignes de convergence dans un corpus relativement important de documents de ces « intellectuels secondaires ». Les documents auxquels recourir pourraient alors être des écrits politiques, des réflexions politico-philosophiques, des écrits économiques, journalistiques, au même titre que des textes narratifs et poétiques.

Années soixante-dix : point d'orgue ? point de rebroussement ?

Dans le sillage des mouvements des années soixante aux Etats-Unis (mouvements étudiants, mouvements contre la guerre du Vietnam, contre les différentes formes de ségrégation des Noirs, pour la liberté sexuelle, pour l'égalité entre hommes et femmes) et en Europe (mai 68 en France, printemps de Prague, *maggio rampante* et *autunno caldo* en Italie), les années soixante-dix peuvent apparaître comme celles d'une poussée mondiale vers toutes les formes de libération humaine, contre toute domination politique, économique, sexuelle, prétendument raciale (« prétendument » parce que cette motivation se fonde sur un concept invalide, celui de « race ») ; on a alors ressenti comme un point d'orgue symbolique le départ des Américains réfugiés sur le toit de leur ambassade à Saïgon le 29 avril 1975, devant la guerre des Vietnamiens pour l'indépendance de leur pays.

Point d'orgue, mais aussi point de rebroussement ou, comme on l'a dit parfois, « contre-offensive » des forces conservatrices. Des résistances

³ Antonio Gramsci, *Quaderni del carcere*, Turin, Einaudi 1975, vol. III, p. 2189 (*Quaderno* 23, § 3)

idéologiques, prévisibles au demeurant, étaient sensibles d'emblée devant ces aspirations libertaires : réticences voire sécession dans le monde catholique face aux orientations de Vatican II, réticences déjà sensibles dans *Roma senza papa* de Morselli – daté de 1966, publié en 1986 – rejet de la théologie de la libération en 1984-86 de la part de la congrégation *Propaganda fide* à l'initiative de Jean-Paul II (élu pape en 1978) et du cardinal Ratzinger, au motif que cette réflexion d'une partie importante des catholiques et du clergé d'Amérique du sud liait la question de la Rédemption à l'engagement politique et à la violence contre les dirigeants politiques et économiques. Toutefois le pape Jean-Paul II et le cardinal Ratzinger reconnurent dans les années quatre-vingt-dix que cette approche pouvait avoir des aspects positifs. Il y eut aussi des réticences, crispations, menaces et réactions dans les domaines des mœurs et de l'idéologie, des interventions souvent violentes contre les mouvements ou individus favorables à l'interruption volontaire de grossesse, début de la pression contre les tenants d'une conception évolutionniste de l'histoire de notre monde, réactions mal cachées contre les idées d'égalité entre peuples, entre hommes et femmes, entre riches et pauvres, entre valides et handicapés, entre homosexuels et hétérosexuels, j'en oublie certainement ; bref : contre l'idée d'égalité. Ces oppositions aux aspirations à plus de liberté et d'égalité ont connu par la suite des développements mais aussi, dès les années soixante-dix, des traductions brutalement politiques : l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie en 1968 et les coups d'État de droite en Amérique latine en 1973, soutenus par des forces militaires, politiques et économiques venues d'ailleurs. Il serait donc intéressant de débusquer ce qui, il y a trente ans, a contribué à construire le monde du début de ce XXI^e siècle.

La bataille des idées : quelques exemples

Le monde des années soixante/soixante-dix est, en effet, en crise. Pas une simple crise économique mais une crise globale, au sens gramscien, quand les solutions précédentes ne fonctionnent plus et que n'apparaissent pas de nouvelles solutions. Il y a alors des recherches dans divers domaines. En particulier dans le domaine idéologique.

C'est en juin 1972 que David Rockefeller, rapidement rejoint par Zbigniew Brzezinski, avance le projet de ce qui va devenir la Commission Trilatérale, officiellement créée à Tokyo le 1^{er} juillet 1973. À cette époque, le leadership mondial des États-Unis commence à être fragilisé dans le secteur industriel et commercial par les performances de l'Allemagne et du Japon, tandis que s'amorcent la crise économique résultant de la hausse du prix du pétrole et la crise monétaire due à l'abandon du système de Bretton Woods, lequel faisait du dollar la seule monnaie convertible en or et donc la monnaie de règlement des paiements internationaux. L'idée est alors de substituer à la direction américaine un partenariat trilatéral.

Dans sa brochure *Présentation de la Trilatérale par la Trilatérale* publiée en 1977, la Commission se présente comme « une organisation orientée vers la prise de décision » entre les « démocraties industrielles », définies comme « une communauté ayant son identité propre et constituant un enjeu vital ». Le document précise que le système de l'après-guerre est dépassé (« une puissance était prédominante tandis que les autres lui sont étroitement associées ») et qu'il est nécessaire de « promouvoir un ordre international plus équitable », en mettant en place un « travail en commun entre les régions trilatérales, la Commission devant générer le contexte favorable à la concrétisation de cet effort ». Tout ne se passa pas comme prévu, du fait de la montée du courant néo-conservateur aux États-Unis, qui aboutit à l'élection de Ronald Reagan comme président en 1981 ; comme on le sait, celui-ci s'attachait à réaffirmer et restaurer le leadership américain.

Un autre signe de cette crise est la coexistence voire la confrontation entre la culture de la consommation et celle de la croissance zéro, soutenue par le Club de Rome, fondé en 1968 : en 1972, à l'initiative de ce club, était publié le rapport Meadows, *Halte à la croissance ?*, suivi en 1974 de *Sortir de l'ère du gaspillage : demain*. Ces travaux du Club de Rome sont aussi à prendre en considération pour la genèse du concept de développement durable.

Crise italienne

En Italie, comme dans tous les pays, la crise a des spécificités. Contrairement à ce que dit Francesco Cossiga, il semble indispensable de tenir compte de l'articulation entre années soixante et années soixante-dix,

comme le fait avec précision Giorgio Manzini traitant, dans *Una vita operaia*⁴, des luttes syndicales de 1968 et de leurs suites.

La crise, née dès le début des années soixante du fait de la nature et des limites du « miracle économique », devient visible, évidente, avec le « premier choc pétrolier » (1974) : on se souvient des villes italiennes alors plongées la nuit dans les ténèbres, des débats à l'infini pour limiter la consommation de produits pétroliers. Ce qui la caractérise comme crise, c'est non seulement que les problèmes ne trouvent pas de solution stable, mais qu'ils s'aggravent : inflation à 2 chiffres, croissance inférieure à 3%, montée de la dette nationale, qui atteindra le niveau du PIB au milieu des années quatre-vingts, arriération et inefficacité des services (postes, transports, enseignement, université, hygiène, santé), pollution, dégradation des sites naturels, chômage en hausse constante (5,5% de la population active en 74, 8% en 1978, 12,4% en 1988, hors *cassa integrazione*⁵), permanence des disparités hommes/femmes, jeunes/adultes, Nord/Sud : à la fin des années quatre-vingts, 6% de la population active septentrionale masculine est à la « recherche d'un emploi », contre 32% de la population active féminine méridionale, du fait des inégalités cumulées.

La réponse par l'économie souterraine⁶, déréglementation à l'état brut, ouvre cependant pour le patronat italien à la fin des années soixante-dix la piste du « néo-libéralisme » – alors en phase ascendante aux Etats-Unis avec le Président Ronald Reagan et au Royaume-Uni avec Margaret Thatcher, leader du Parti conservateur à partir de 1975 et *Premier Ministre* à partir de 1979. Conformément au slogan « moins d'État », emblème du néo-libéralisme, Guido Carli, gouverneur de la Banque d'Italie puis président de la *Confindustria* avant de devenir en 1989 ministre dans un gouvernement dirigé par Giulio Andreotti, reprend une formule du comte d'Argenson datée de 1755 : « pour gouverner mieux, il faudrait gouverner moins » ; en 1987, le gouvernement Craxi envisagera d'inclure l'économie souterraine dans le PIB.

Les aspirations à plus de justice sociale, à une société moins inégalitaire, qui s'étaient exprimées à la fin des années soixante, remettent en cause les éléments idéologiques sur lesquels avait tenu la société

⁴ Giorgio Manzini, *Una vita operaia*, Turin, Einaudi, 1978.

⁵ La *cassa integrazione* était un dispositif d'aide publique à l'emploi qui prévoyait qu'en cas de licenciement économique, l'État intervenait pour une durée limitée (sauf en cas de *cassa integrazione straordinaria*) en indemnisant les travailleurs licenciés.

⁶ Cf. Paolo Cantelli, *L'economia sommersa*, Rome, Editori Riuniti, 1980.

italienne depuis la Deuxième Guerre mondiale : bas salaires, toute-puissance patronale, centralisation étatique, autoritarisme dans tous les rapports professionnels et familiaux, domination politique et poids idéologique de l'Église et de la Démocratie chrétienne (D.C.) ; on peut rappeler qu'en 1958, l'évêque de Prato avait pu, en chaire, qualifier de « pubblici concubini » deux citoyens mariés civilement. Ce n'est pas pour rien que les jeunes et les femmes revendiquent une fonction de protagonistes de l'histoire.

Dans ce cadre, les diverses composantes de la gauche classique, partis et syndicats, ont conduit des campagnes pour des réformes et obtenu des résultats : statut des travailleurs en 1970, généralisation de l'échelle mobile en 75, loi sur le divorce, confirmée par le référendum de 1974, qui sanctionne une évolution des mœurs vers plus d'égalité et de liberté. Des intellectuels interviennent sur les problèmes de société. Certains, après Vittorini en 1961⁷, se posent des questions sur leur propre activité et cherchent à lui donner un sens. Au colloque du festival de Cannes en 1977, Rossellini constate :

[...] stiamo vivendo in un mondo in piena crisi, riflessa, credo, nella produzione cinematografica. Ma ci potremmo domandare se il cinema è un semplice specchio o se non serve anche ad accelerarla [...] L'immagine è preponderante nella nostra civiltà ? [...] che cos'è quel mezzo che chiamiamo immagine ? Quale dev'essere il suo compito ?

Nanni Balestrini, dans une interview à la revue « aut » (23 mai 1972), quasi intégralement reprise dans son *Prendiamoci tutto*⁸, affirme sa conviction que « in ogni libro, ciò che c'è di più diretto, di più importante, è il messaggio politico⁹. »

Au milieu de la décennie va s'ouvrir une brève période de déplacement de l'opinion publique vers la gauche. Mais à droite comme à gauche on réfléchit à un changement de cadre politique.

⁷ Cf plus bas page 11.

⁸ Nanni Balestrini, *Prendiamoci tutto*, Conferenza per un romanzo. Letteratura e lotta di classe, Milan, Feltrinelli 1972.

⁹ *Ibid.*, p. 22.

À la suite du coup d'État au Chili, en septembre 1973, Enrico Berlinguer, secrétaire général du parti communiste italien (P.C.I.), tire la conclusion que, particulièrement dans une situation de crise comme celle que connaît l'Italie, il n'est pas possible de diriger le pays en s'appuyant sur une minorité, ni même sur une majorité trop restreinte et qu'il faut au contraire rassembler les trois composantes idéologico-culturelles de la société : catholiques, communistes, socialistes. C'est la proposition du « compromis historique » qu'il formule dans trois articles de l'hebdomadaire « Rinascita¹⁰ »

Au parti démocrate-chrétien aussi, on a perçu la nécessité de modifier le cadre politique du pays : depuis 1972, ce parti est à la recherche de nouvelles formules. À la suite des élections européennes de 1976, marquées par une forte poussée du P.C.I (34,4% des voix¹¹) et ressenties comme un désaveu du système d'un centre-gauche fondé sur l'alliance entre D.C. et parti socialiste italien (P.S.I) mis en place au cours des années soixante quand l'hégémonie démocrate-chrétienne commençait à être battue en brèche, la ligne d'Aldo Moro l'emporte, la D.C. s'oriente vers une ouverture plus large à gauche.

Le parti socialiste italien (P.S.I.), déçu lui aussi des résultats électoraux, est en outre inquiet de la stratégie du compromis historique où il risque de ne pas peser assez entre les deux grands partis, inquiet aussi de l'accueil favorable que cette orientation paraît avoir dans l'opinion et de la façon dont elle peut se rencontrer avec la nouvelle orientation de la D.C. En outre, au sein du mouvement socialiste international, de nouvelles orientations se font jour, suscitées à la fois par les développements internationaux d'une crise économique, crise des débouchés notamment, qui fait suite à la longue phase d'expansion consécutive à la Deuxième guerre mondiale, et par les divers mouvements d'émancipation politique, sociale, économique qui ont surgi, et parfois marqué des points non négligeables,

¹⁰ Enrico Berlinguer, *Imperialismo e coesistenza alla luce dei fatti cileni*, in « Rinascita », 28 settembre 1973, p. 3-4 ; *Via democratica e violenza reazionaria*, *ibid.*, 5 ottobre 1973, p. 3-4 ; *Alleanze sociali e schieramenti politica*, *ibid.*, 12 ottobre 1973, p. 3-5.

¹¹ Faisons quelque place à l'humour en rappelant le recueil de Sergio Staino, *Bobo nell'anno del sorpasso, vignette e cronache dell'« Unità »*, Milan, Libri Edizioni, 1985, 128 p., où Bobo, héros en qui il est aisé de reconnaître une auto-dérision de l'auteur-dessinateur, montre les évolutions de ses états d'âme de communiste « de base », hostile au compromis historique mais au comble de la joie quand le P.C.I., sur la lancée de cette stratégie, triomphe aux élections de 1976.

dans les sociétés occidentales, en Amérique Latine et en Asie du sud-est. En 1976, le Congrès de l'Internationale socialiste à Genève décide une relance de l'activité de l'organisation et affirme la volonté du mouvement d'être présent partout où il se passe quelque chose, afin de donner aux événements une orientation « alternative au capitalisme exploiteur et au communisme d'État et de parti unique ». Dans ce cadre, national et international, interviennent des changements dans l'organisation et les orientations du P.S.I. quand, en juillet 1976, Bettino Craxi en devient le secrétaire général, en remplacement de Francesco De Martino, se fixant comme objectif de réduire le poids du P.C.I. et de faire de son parti la formation centrale d'un regroupement de forces susceptibles d'assurer la gestion du pays, en concurrence ou en collaboration avec la D.C. et sans recourir à l'alliance avec le P.C.I. Alors que Turati, Serrati, Nenni étaient les références idéologico-culturelles historiques du P.S.I., Bettino Craxi, dans « L'Espresso » du 22 août 1979, se réclame d'un socialisme libéral en économie et en politique et désigne comme ses parrains Proudhon et Cohn-Bendit.

Mais on observe également des désaccords et des défections chez des adhérents et électeurs du P.C.I. opposés au compromis historique et à ses applications politiques. On trouve des traces de cette réprobation dans certains textes, narratifs ou non, très visiblement autobiographiques. Giuliana Saladino, ancienne militante et journaliste communiste sicilienne, dans *Romanzo civile*, rédigé en 1983 mais publié après sa mort en 1999, écrit avec une certaine violence : « Era il 1976 : mai tanti voti al P.C.I.. Ma la confusione del compromesso storico serpeggiava ovunque come una vipera¹². » ; Francesco Leonetti rappelle qu'à plusieurs reprises, Volponi, membre du P.C.I., a exprimé « con preoccupazione inquieta le [sue] critiche al P.C.I. che ha realizzato la linea di coalizione (o fronte) come solidarietà nazionale, sacrificando allo schieramento istituzionale il grande ciclo di lotte operaie e studentesche degli anni Sessanta e Settanta¹³ ». Dans l'enquête d'Enrico Franceschini, *Avevo vent'anni*¹⁴, plusieurs personnes interrogées font également état de leur désaccord ou, plus grave encore peut-être, de leur incompréhension devant cette stratégie du P.C.I.

¹² Giuliana Saladino, *Romanzo civile*, Palerme, Sellerio, 2001, p. 111.

¹³ *Il leone e la volpe*, *Dialogo nell'inverno 1994*, écrit en commun par Paolo Volponi et Francesco Leonetti, Turin, Einaudi 1995, p. 58.

¹⁴ Enrico Franceschini, *Avevo vent'anni, storia di un collettivo studentesco 1977-2007*, Milan, Feltrinelli, 2007.

Aldo Moro parvient néanmoins à imposer l'idée d'un gouvernement de « convergence démocratique ». En juillet 1976, Giulio Andreotti, démocrate-chrétien, constitue le gouvernement de la « non-défiance » pour lequel il demande et obtient l'abstention des partis de « l'arco costituzionale » (l'ensemble des partis représentés au Parlement, à l'exception du Mouvement social italien (M.S.I.), d'extrême-droite et donc, théoriquement, anti-constitutionnel). Ainsi s'ouvre l'ère de la « solidarité nationale » où le P.C.I. pense s'approcher progressivement de la participation au gouvernement : en janvier 1977, il entre dans l'aire gouvernementale, ce qui signifie qu'il fait partie des forces que l'on consulte pour les choix gouvernementaux. En mars 1978, il entre dans la majorité, mais pas dans le gouvernement.

C'est précisément à ce moment-là qu'est enlevé puis assassiné (9 mai 1978) par les Brigades Rouges (B.R.) Aldo Moro, principal artisan démocrate-chrétien du rapprochement entre D.C. et P.C.I. Au cours des années qui suivent, le terrorisme des B.R. frappe magistrats, policiers, responsables de la Démocratie chrétienne, responsables économiques, syndicalistes. Certains sont tués, beaucoup sont *gambizzati* [blessés aux jambes], et parfois, les B.R. font peser la menace d'« alzare il tiro ». Dans l'électorat de gauche, il y a d'abord des flottements : beaucoup, sans les approuver, pensent que ces terroristes « sono compagni che sbagliano » ; dans les formations de la gauche extra-parlementaire, circule le mot d'ordre : « né con i terroristi, né con lo Stato ». Ce terrorisme, parce qu'il reprend des emblèmes, des symboles, des mots d'ordre liés à la tradition révolutionnaire et à la Résistance, et parce qu'il naît sur un terrain de mécontentement contre les effets sociaux de la crise, peut susciter sympathie voire complicité dans la population. Enrico Berlinguer y voit un risque d'amalgame entre le P.C.I. et les groupes terroristes, d'autant que, dans la presse mondiale, l'idée d'un rapport, au moins idéologique, entre eux, est assez présente. Effectivement, le P.C.I. est simultanément accusé d'être complice des B.R. et tenu pour co-responsable de la politique gouvernementale : en 1979, il met fin à sa participation à la majorité et cherche alors à construire une stratégie de l'alternative démocratique qui fait plus de place au mouvement social alors que le « compromis historique », du moins dans sa mise en œuvre sous forme de « solidarité nationale », donnait la prééminence aux rapports entre formations.

Les années 70 s'achèvent ainsi dans un climat de violence, marqué par l'échec politique de la violence des groupes d'extrême-gauche et par le

début de l'affaiblissement électoral du P.C.I, combiné avec ses incertitudes stratégiques. Cette période débouche aussi sur la violence d'extrême-droite, avec comme moment symbolique fort l'attentat de la gare de Bologne le 2 août 1980 qui fait 85 morts.

Le début des années 80 prend une tonalité nouvelle : le patronat décide de faire du profit, plus que de la production, le moteur de la société et les années suivantes sont marquées par l'euphorie boursière, les concentrations d'entreprises et une forte valorisation de l'entreprise, FIAT en particulier, qui devient une sorte d'emblème national et un élément structurant d'un consensus national, dont témoigne l'enthousiasme des Italiens et de leur presse lorsque, en 1986, la firme turinoise, « la Fiat », dame le pion à Ford en prenant le contrôle d'Alfa-Romeo.

Écrivains italiens et années soixante-dix

On a vu, au passage, dans les pages précédentes, quelques allusions à des échos de ces années chez Francesco Cossiga, Umberto Eco, Roberto Rossellini, Nanni Balestrini, Giuliana Saladino, Enrico Franceschini, Francesco Leonetti et Paolo Volponi. On pourrait aussi tenter de relever quelques tendances communes chez ceux qui ont publié des textes touchant à cette période.

Dans la littérature italienne, la question de l'aliénation est présente au moins depuis Svevo. La nouveauté est que, depuis 1934 avec *Tre operai* de Bernari, elle est de plus en plus liée à celle de l'exploitation du travail salarié. Quinze ans après le débat tenté par Vittorini en 1961 dans le numéro 4 de la revue «Il menabò» sur ce que la nouvelle réalité, industrielle, a transformé dans la littérature, on peut en dégager quelques traces. Les mouvements sociaux et la contestation de la vie économique et politique, les inquiétudes des jeunes, des étudiants, des femmes, des immigrés méridionaux dans l'industrie septentrionale, les premières inquiétudes écologiques marquent des écrits plus ou moins violents de révoltes plus ou moins violentes : Balestrini, dans *Vogliamo tutto* (1971), Castellaneta, dans *La Paloma* (1972), Guerrazzi dans *Le ferie d'un operaio* (1974), Manzini dans *Una vita operaia* (1978), Laura Conti avec *Una lepre con la faccia di bambina* (1978).

Certains écrivains qui ont été participants ou témoins de ces années, qui ont adhéré aux mouvements engagés depuis la fin des années soixante, s'en sont fait l'écho presque immédiat dans leurs écrits. Nanni Balestrini, dans une conférence tenue en novembre 1971, à la suite de la publication de son roman *Vogliamo tutto*, dit sa conviction que « l'unico risultato della trasformazione della struttura dello Stato è la crescente consapevolezza capitalistica dell'imminenza della guerra civile¹⁵. ». Il donne une image à première vue totalement positive des revendications et des luttes des ouvriers de FIAT, en premier lieu des immigrés méridionaux (« Il nemico è questo proletario del sud ») face à la politique patronale et à la violence policière : « e cominciarono a arrivare i lacrimogeni, una pioggia fittissima di lacrimogeni [...] Tutti scappavano e i carabinieri cominciarono a tirare botte col calcio dei moschetti a tutti¹⁶. ». Chez Balestrini, Castellaneta, Guerrazzi, Manzini, la violence économique et sociale, violence de l'exploitation à laquelle répond la violence des jeunes, des immigrés méridionaux, des ouvriers, est fortement présente, très fortement représentée chez Balestrini. Cela va de pair avec une critique sévère des organisations syndicales et politiques de gauche qui ne s'engagent pas dans cette violence. Mais elle est, en quelque sorte, sa propre fin. Chez Manzini, la lutte aboutit même à une certaine déception : Granel, le protagoniste, dit après coup qu'il n'a jamais été aussi heureux qu'en retraite. Il constate que « la politica [...] è soprattutto pazienza [...] Ma a forza di pazienza certe volte sembra di non andare mai avanti¹⁷. ».

Effectivement, un large refus de la violence commence en mars 1977, devant les violences armées théorisées et réalisées par les Brigades rouges et l'*Autonomia operaia* – surtout *romana*, semble-t-il –, puis l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro, mais aussi contestation de la violence d'État, après la mort de l'étudiant en médecine Francesco Lorusso, tué par balle le 11 mars 1977.

D'autre part, un thème commence à prendre de l'importance, celui de la préservation de l'environnement. Déjà présent chez Calvino, en arrière-plan des aventures de Marcovaldo mais surtout avec *La nuvola di smog* (1954), il trouve un nouvel aliment avec la tragédie de Seveso (9 juillet 1976), où une entreprise pharmaceutique a laissé échapper un nuage

¹⁵ In *Prendiamoci tutto*, cit. p. 5.

¹⁶ Nanni Balestrini, *Vogliamo tutto*, Milan, Feltrinelli, 1971, p. 143.

¹⁷ Giorgio Manzini, *Una vita operaia*, Turin, Einaudi, 1978, p. 146.

de dioxine, connu sous le nom d'*agent orange* utilisé comme défoliant par les troupes américaines lors de la guerre du Vietnam. Il s'articule chez Laura Conti, dans *Una lepre con la faccia di bambina* (1978), avec la problématique de l'éducation des enfants, depuis longtemps déjà centre d'intérêt de certains écrivains comme De Amicis ou Collodi. Mais des thèmes nouveaux surgissent et prennent une ampleur publique avec le développement industriel et les diverses pollutions qui en résultent ; l'accident de Seveso conduit Laura Conti, spécialiste d'orthopédie infantine, à exposer cette affaire dans une fiction qui pose plusieurs questions : celle des menaces sur l'environnement, bien sûr, mais aussi celle des rapports enfants/parents, et celle de l'information sexuelle à l'intention des enfants : selon elle, dans une région, profondément catholique comme celle de Seveso, la crise née du nuage de dioxine brise l'expérience collective d'une société individualiste, composée d'artisans aux valeurs définies par le milieu très restreint de la famille, quand la conséquence immédiate est l'exode collectif, quand les personnes non contaminées nient les contaminations et refusent la décontamination des sites mais évitent les personnes contaminées, s'opposent aux autorités qui ont fait savoir que la dioxine est dangereuse et, bientôt, quand naissent les premiers enfants handicapés et se pose concrètement au niveau de toute cette communauté la question de l'avortement thérapeutique. Le monde des adultes devient incompréhensible aux enfants. Et les adultes eux-mêmes ne sont pas préparés à ces questions nouvelles.

Dans les textes littéraires, on voit se dessiner ou se préciser des problématiques nouvelles, des centres d'intérêt nouveaux, et de nouvelles formes de récit. Nouvelles jusqu'à un certain point, car déjà, chez Bernari, puis chez Pavese et chez Calvino, des changements étaient intervenus dans les modalités de la narration littéraire : sous l'influence sans doute de Faulkner et de Dos Passos, la narration à la troisième ou à la première personne du singulier n'est plus la règle, le monologue intérieur se fait plus complexe.

Balestrini quitte fréquemment la narration chronologique et recourt à des analepses et prolepses pour des développements techniques et théoriques sur le fonctionnement de l'entreprise, les mécanismes de l'exploitation capitaliste.

C'est peut-être encore plus frappant dans *Una vita operaia* de Giorgio Manzini où, dès la première page, le récit intègre des données

économiques chiffrées sur le capital de l'entreprise, puis une analyse de la stratégie de cette entreprise contre la concurrence, contre les rivalités internationales et le dumping, des rappels historiques sur le syndicalisme, mais aussi sur la doctrine sociale de l'Eglise, des rapports politiques, des témoignages et documents confrontés selon une méthode qu'on peut qualifier d'*historique* ; plus loin, Manzini évoque les différentes approches révolutionnaires comme celle des *bordighistes* : « la falange d'acciaio, pochi ma buoni ».

Vincenzo Guerrazzi, en revanche, en vient à une narration toute d'explosion émotionnelle, parfois à la limite de l'incohérence, dans *Le ferie d'un operaio*.

Matteo che gridava come un forsennato “Rivoluzione, rivoluzione” [...] Quei colori, poi le urla, i fischi e grida ancora “Padroni assassini”, poi la carica dei poliziotti [...] Poi in gruppo all'Università [...] e Matteo che si lasciava trascinare dalla foga e che diceva che bisognava essere antileninisti. “Tu”, disse ad uno studente, “tu che sei figlio di operai, cosa vuoi di più da questa società¹⁸ ?”.

Et le récit prend fréquemment l'allure du rêve, voire du cauchemar ou du délire, comme si la vie et l'histoire cherchaient leur sens dans cette exaltation verbale.

Laura Conti, en revanche, met en place une certaine acception du réalisme linguistique. Les enfants de la Brianza, dont l'un est le narrateur, ne connaissent ni le subjonctif, ni le passé simple, ni le conditionnel : ils les remplacent par l'imparfait de l'indicatif, n'emploient pas les subordonnées et y substituent les coordonnées comme l'explique l'auteur dans sa préface.

Ho cercato di usare un linguaggio che è capace di restituire informazioni concrete, essenziali, non molto specificate, ma che non viene impiegato solitamente per precisare i particolari dati di fatto e tanto meno per descrivere emozioni e stati d'animo (l'unico vocabolo di Marco per designare una situazione psicologica è “incazzatura”)¹⁹.

¹⁸ Vincenzo Guerrazzi, *Le ferie d'un operaio*, Rome, Savelli, p. 65.

¹⁹ Laura Conti, *Una lepre con la faccia di bambina*, Rome, Editori Riuniti, 1978, p. 14.

Ces changements dans l'écriture laissent des traces dans les générations suivantes, mais la thématique ne garde rien ou presque de celles des années soixante/soixante-dix.

Trente ans après

Quelle image a-t-on, en effet, de cette décennie à 30 ans de distance ? La « contestation », symbolique des années soixante/soixante-dix, suscite maintenant, dans le souvenir, des réserves, ou est vue comme une parenthèse agréable, juvénile, ludique, esthétique, dont on n'a pas bien mesuré les enjeux : c'est ce qui ressort de nombreuses réponses aux questions d'Enrico Franceschini, dans *Avevo vent'anni. Storia di un collettivo studentesco (1977-2007)*, sorti au début de l'été 2007 chez Feltrinelli. Franceschini a mené son enquête parmi des gens qui ont participé avec lui aux mouvements étudiants de 1977 à Bologne au sein du *Collettivo di giurisprudenza*, et parfois à ceux de 1968. Une phrase récurrente aide à voir où en sont beaucoup d'entre eux : « non posso lamentarmi ». Âgés maintenant d'une cinquantaine d'années, presque tous sont cadres de l'économie ou de l'administration, juristes, universitaires, avocats, et s'affirment « modérés », de « gauche modérée » ; Laura avoue qu'elle est restée une fille de la bonne bourgeoisie. Mais tous gardent un souvenir heureux, parfois encore ébloui, de cette période qu'ils identifient à leur jeunesse, à leurs amours, à une conquête momentanée d'une certaine liberté.

Le communisme reste pour la plupart d'entre eux un sujet de perplexité, parfois une idée générale liée à cette année 1977, comme le dit Nena.

L'intransigenza della gioventù è una cosa magnifica [...], mi auguro che da adulti [...] non si perda del tutto la spinta ideale di quando si è giovani [...]. Il comunismo per me non è Marx o Lenin, è l'ideale della solidarietà, dell'uguaglianza [...] il comunismo, come l'intendo io, si batte per l'oggi, per il presente, per la vita su questa Terra [...] io ci credevo al

comunismo, nel senso di cambiare i rapporti sociali e personali, di dare uno scossone alla società vecchia e banale che abbiamo a tutt'oggi. Costruire un mondo diverso, più giusto. Un'utopia ? Forse, ma non sono utopie tutte le cose migliori in cui credere²⁰ ?

Quelques-uns sont ensuite passés par le P.C.I. puis ont suivi son évolution majoritaire vers les *Démocrates de gauche*, parfois comme cadres locaux. Quelques autres encore sont membres, cadres, ou sympathisants du Parti de la refondation communiste (P.R.C.), avec une admiration particulière pour Nichi Vendola.

Aucun n'était alors inscrit au P.C.I., certains se définissant cependant comme communistes (ou l'ayant été). Tous se sentaient de gauche et beaucoup le sont restés (un certain nombre, nous l'avons dit, se définissent plutôt comme devenus modérés ou modérés de gauche). L'un d'eux reconnaît avoir voté *Forza Italia* aux dernières élections. Un autre annonce qu'il ne votera plus pour Prodi : sanction de gauche ou de droite ? Mais, dans l'ensemble, les motifs de leur engagement sont oubliés, ou très vagues. Deux des personnes interviewées se sont tournées vers le catholicisme. Rien qui ressemble à des positions révolutionnaires, de classe. À quelques exceptions (approximatives) près : « la rivoluzione, pensavo che fosse una cosa del tutto teorica e irrealizzabile ma c'erano la volontà e la voglia di stare dalla parte dei più deboli²¹. » « Per cosa lottavamo ? Mah, probabilmente per cambiare i rapporti di forza della società [...] per instaurare una dittatura proletaria²². ».

Cette volonté de se différencier par rapport au communisme est d'ailleurs fréquente dans les textes littéraires des années soixante-dix. Balestrini, à propos de l'ouvrier protagoniste de *Vogliamo tutto*, donne de cette différenciation une explication théorique fondée sur sa vision des mutations de la classe ouvrière.

[...] l'operaio-massa, non ha nessun rapporto con la vecchia tradizione comunista [...]. Il P.C.I. era nato [...] sull'esperienza dei soviet. Si basava sull'operaio professionale [...] che, in nome della sua capacità di saper costruire la ricchezza, chiedeva la gestione di questa ricchezza stessa.

²⁰ Enrico Franceschini, *op.cit.*, p. 31-32.

²¹ *Ibid.*, p. 85

²² *Ibid.*, p. 131

Or, ce n'est plus le cas après les mutations apportées par la taylorisation²³.

Une autre réflexion est récurrente : l'absence de conscience de leur vieillissement et l'étonnement de ne pas se sentir vieillis : « come se avessimo per sempre vent'anni ». À vrai dire, ils n'ont que cinquante à soixante ans. Ces souvenirs donnent l'impression que leurs auteurs avaient et gardent une appréciation esthétique du mouvement : « un ricordo bello²⁴ ». On avait déjà cette impression d'« un bel momento » peut-être sans lendemain et sans véritable finalité à la lecture de la fin de *Vogliamo tutto* : la clarté y semble être hors du monde ouvrier, les luttes s'achèvent quand se lève le soleil dans les derniers rougeoiements des feux de joie sur les barricades, les travailleurs sortent de scène et Balestrini commente : « Eravamo stanchissimi, sfiniti. Per adesso bastava. Scendemmo giù e ce ne tornammo a casa²⁵. » Balestrini rejette-t-il, avec le capitalisme, le monde industriel et la classe ouvrière ?

On peut sans doute mettre cette réflexion en rapport avec une autre, assez fréquente, clairement indiquée chez Manzini : « I giovani hanno tendenza a sbarazzarsi del passato e a credere che il mondo nasca quando loro aprono gli occhi²⁶ », ce qui les conduit souvent à rejeter les organisations politiques et syndicales traditionnelles. Une tendance qui se combine avec la question du communisme, thème de perplexité, comme on l'a vu, chez nombre de personnes interviewées par Franceschini.

On assiste bientôt à une banalisation de la contestation : dans l'excellent roman d'Enrico Brizzi, *Jack Frusciante è uscito dal gruppo*²⁷, elle en revient à la contestation des adultes et singulièrement des parents, vus de façon caricaturale par un adolescent amoureux. Il n'y a pas chez Enrico Brizzi un projet concret, mais l'expression d'une nostalgie, le souvenir de cette période où une volonté de changement s'est exprimée en

²³ *Ibid.*, p. 10-11.

²⁴ *Ibid.*, p. 52.

²⁵ Nanni Balestrini, *Vogliamo tutto*, cit., p. 155.

²⁶ Giorgio Manzini, *op. cit.*, p. 141.

²⁷ Enrico Brizzi, *Jack Frusciante è uscito dal gruppo, una maestosa storia d'amore e di "rock parrocchiale"*, Ancône, Transeuropa, 1994. L'édition utilisée ici est celle des éditeurs Baldini e Castoldi, Milan, 1995.

Italie, comme dans d'autres pays européens dans les années soixante-dix, souvenir d'enfance car il « vecchio Alex » n'avait pas dix ans à cette époque. Il se définit comme « catholic punk » ou « red catholic²⁸ », ne supporte pas « i ciellini²⁹ », souhaite que soit construite « una nuova Italia perché la Prima Repubblica era fallita³⁰ ». De ses compagnons les plus proches, il dit ceci :

[...] parlavano anche di politica [...] si sentivano rossi, radicali, anarchici [...] ; si sentivano parte, con sfumature differenti, d'una sinistra sorridente e sincera ; simpatizzavano con il mondo underground dei centri sociali occupati e delle case discografiche indipendenti, e soprattutto odiavano i pinocchi di piombo delle organizzazioni di partito³¹.

De même, les personnages d'autres récits ne sont porteurs d'aucun projet politique, individuel ou collectif, même vague. Dans *La merda*, Aldo Nove le fait dire explicitement au narrateur dans une phrase où le dernier mot, inachevé, manifeste clairement l'incapacité assumée de formuler un tel projet : « Bisogna cambiare la situazione politica. Fare qualcosa per questo mondo. Lo pensavo sempre, da bambino. Oggi, ritengo ch³² ». De façon générale, *Superwoobinda*, surtout dans ses deux dernières parties, laisse l'image d'un monde où l'on n'a pas, où l'on n'a plus, ni rêve ni perspective. « La mia generazione ha tanto bisogno di sognare », regrette Aldo Nove³³. Même si le narrateur de *Woobinda* commente le faible niveau culturel des « televisioni di Berlusconi » en disant que « questo è uno degli effetti della destra », c'est pour une raison qu'on pourra juger subalterne : « non fanno più vedere Woobinda³⁴, il ragazzo svizzero che correva nella savana³⁵ ». Il y a quand même, chez certains personnages d'Aldo Nove, une nostalgie

²⁸ *Ibid.*, p. 79.

²⁹ Membres du mouvement catholique *Comunione e liberazione*, généralement considéré comme intégriste.

³⁰ Enrico Brizzi, *op.cit.*, p. 107.

³¹ *Ibid.*, p. 57.

³² Aldo Nove, in *Superwoobinda*, Turin, Einaudi, 1998, p. 68.

³³ Id., *Woobinda*, in *Superwoobinda*, cit., p. 15

³⁴ Woobinda est le héros éponyme d'une série télévisée australienne (39 épisodes) diffusée en Italie dans les années soixante-dix, ainsi qu'en France à partir de 1975. De son vrai nom Stevens, baptisé Woobinda par les aborigènes, il est vétérinaire et lutte pour sauver les animaux de la forêt australienne en butte aux attaques des braconniers.

³⁵ In *Woobinda*, cit. p. 15.

comparable à celle d'Alex, qu'on retrouve dans ce commentaire sur une émission de télévision :

Era un cartone animato di destra, un cartone animato della Lega Lombarda perché non aveva un discorso suo di fondo come Woobinda, che ci faceva sentire uniti quando uscivamo la sera a suonare i campanelli nel 1979, avevamo in mente quella cosa lì, ci faceva sentire uniti tutti, ora le forze sono m³⁶.

Mais cette nostalgie n'est qu'un souvenir du bon vieux temps, elle s'exprime dans une phrase qui ne trouve pas sa fin, encore une fois. Elle n'a plus aucune charge polémique, à la différence peut-être de celle d'Alex. Dans l'ensemble, il paraît difficile de parler, comme le fait Cadia Farinato, d'« une forte critique sociale³⁷ » : même chez Enrico Brizzi et Aldo Nove, on ne peut constater que le désenchantement, même chez les personnages qui expriment le plus d'insatisfaction face au fonctionnement de la société.

Vers le découragement et l'individualisme ?

Y a-t-il donc, après cette décennie 70, un effacement à la fois des préoccupations sociales, économiques, politiques, culturelles qui l'ont animée, et de leurs représentations, surtout littéraires et même une perte de confiance dans la parole, une perte du sens ? Cette perte de confiance est explicitement présente chez Simona Vinci.

Le parole portano via, trasportano, cambiano la percezione delle cose [...] lo sapevo che una volta che le cose hanno acquistato un senso, lo stupore se ne va per sempre e tu sei perduto [...] Le parole rubano l'anima. La buttano fuori, nel vento e nella confusione, poi la distruggono³⁸.

³⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 16.

³⁷ Cadia Farinato, *I Cannibali : novità e tradizione in una scrittura di fine millennio*. Maîtrise de littérature italienne contemporaine sous la direction de Jean-Charles Vegliante, UFR italien-roumain, Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2003. p. 106.

³⁸ Simona Vinci, *Il cortile*, in *In tutti i sensi come l'amore*, Turin, Einaudi, 2003, p. 26.

On a donc surtout, du fait de l'apparente objectivité de récits dépassionnés, l'impression que les personnages ne se sentent pas concernés par ce qui les environne, n'ont pas d'empathie avec ceux qui souffrent, pas même avec ceux qu'ils font souffrir ; ils n'ont souvent même pas d'amis, tout au plus des compagnons dans leurs méfaits et leurs malheurs. De même que le héros d'Enrico Brizzi «è uscito dal gruppo³⁹», de même, dix ans plus tard, les élèves du protagoniste de *Secoli di gioventù* sont, selon les termes d'Eraldo Affinati, « fuori dal coro⁴⁰ ». On pourrait dire qu'ils sont au moins autant des marginaux de la vie que des marginaux de la société.

On en vient non seulement à un monde de non-communication, mais de rupture de la société quand Simona Vinci, déclarant la perte du sens évoquée plus haut, la voit particulièrement dans les rapports des adultes avec les jeunes : « Forse gli adulti fanno fatica a parlare con i figli. Hanno paura di dire delle cose sbagliate⁴¹. » Cette incommunicabilité, cette opposition entre générations trouve une issue violente dans ce récit où deux fillettes défenestrent leur beau-père qui avait, certes, bien des défauts.

Ce thème de la violence, chez les *cannibali* (années 1990-2000) ou ceux qui ont suivi des voies analogues, Simona Vinci, Bianca Stancanelli avec *Cruderie*⁴², n'a plus rien à voir avec la passion politique des années soixante-dix. Même si elle a sans doute des origines sociales (les mêmes, en partie, que la révolte des jeunes des années 70 contre les inégalités et les dominations), cette violence fait l'objet de distorsions idéologiques dans le sens d'une psychologisation. La révolte n'a plus pour objet une transformation éventuellement évolutionnaire de la société, elle devient destruction, gratuite ou ludique, de la vie sociale : la violence sexuelle, la révolte contre la famille, le couple et la société prennent des formes sanglantes, la liberté se transforme en mépris et destruction de la personne humaine comme on peut le voir dans *La ragazza angelo*⁴³, cette nouvelle terrible de *In tutti i sensi come l'amore* de Simona Vinci. Ces distorsions ne sont évidemment pas sans signification : il est difficile de ne pas y voir, derrière aussi la perte de sens de la parole, la perte de toute conviction, de toute perspective de vie sociale et, en fin de compte, de toute perspective de

³⁹ La métaphore est explicite : Alex aime rouler rapidement à bicyclette, mais seul : il est « sorti du peloton ».

⁴⁰ Eraldo Affinati, *Secoli di gioventù*, Milan, Mondadori, 2004, p. 18

⁴¹ Simona Vinci, *In viaggio con le scarpe rosse*, in *In tutti i sensi come l'amore*, cit., p. 191.

⁴² Bianca Stancanelli, *Cruderie*, Venise, Marsilio 1996.

⁴³ *In tutti i sensi come l'amore*, cit., p. 194.

vie tout court. Les tentatives d'engagement des générations précédentes n'ont pas répondu aux espoirs ou aux rêves qu'y avaient mis les étudiants de Franceschini ou les ouvriers méridionaux de Balestrini et la société plonge dans le découragement et l'individualisme.

Une illustration de cette évolution s'exprime dans *Viva me*, un roman quasiment *historique* de Luisella Cassetta Giustinelli, une sorte de saga qui se déroule des années qui précèdent la Première guerre mondiale jusqu'au *miracle économique* des années soixante. Le protagoniste, Libero, d'une famille de métayers d'Ombrie, rappelle son expérience de la liberté alors qu'il était militaire.

[...] nelle gelide adunate mattutine, in quella totale e assoluta negazione di sé, gli veniva imposto di gridare insieme a tutti gli altri : “Viva il Re” [...], si aggrappava [...] alla necessità di sentirsi libero dentro, almeno per un attimo e, con tutta la forza della disperazione urlava : “Viva me⁴⁴ !”.

Après diverses péripéties familiales, et bien des années de vaches maigres, Libero devient patron de son exploitation agricole et, quand il s'écrie « Viva me ! », l'exclamation a bien changé de sens : d'affirmation de son identité, de sa personnalité, elle est devenue affirmation de sa volonté de puissance ou, du moins, de pouvoir : le livre raconte, en somme, un parcours d'un demi-siècle qui conduit de la protestation à la renonciation et au refus de la solidarité.

Nostalgie, déception, espoir ?

Trente ans après les années 70, la « contestation », symbolique des années 70, suscite, dans le souvenir, des réserves, qui dépassent évidemment cette période, quant à ses modalités technico-politiques (guérilla urbaine), politiques (réticences devant le compromis historique) mais aussi quant à ses fondements idéologiques jugés flous, utopiques, et conduit à des formes de militantisme de type humanitaire. C'est le cas pour Ariosto Aliquò, le protagoniste de *Il maestro magro*⁴⁵ : après avoir exercé le métier

⁴⁴ Luisella Cassetta Giustinelli, *Viva me !*, Pérouse, Edizioni Era Nuova, 2004, p. 14.

⁴⁵ Gian Antonio Stella, *Il maestro magro*, Milan, Rizzoli, 2006.

d'enseignant dans des conditions particulières au deuxième après-guerre (il accepte, par contrat avec l'État, d'effectuer personnellement le recrutement de ses élèves dans les campagnes de la vallée du Pô), se transfère avec sa compagne à Turin où il a beaucoup de mal à aider (ou à supporter) tout le voisinage, avant de se rendre au Mexique en quête d'un héritage hypothétique et, bien entendu, fantomatique.

La question de la transformation sociale paraît s'estomper dans les phases d'alternance politique et le passage de longue durée de Silvio Berlusconi au pouvoir, avec sa main-mise sur les médias (presse et télévisions). Et de grands noms de la culture italienne qui ne renoncent pas, malgré tout, à la solidarité semblent cependant bloqués entre nostalgie et déception.

Umberto Eco achève son volume intitulé *A passo di gambero* par la reprise de sa conclusion à *La mort et l'immortalité*, de Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac : « continuare, per gli anni che ancora mi saranno dati, a lasciare messaggi in una bottiglia per coloro che verranno, e attendere quella che Francesco chiamava Sorella Morte⁴⁶ ». Je ne dirais pas que ce volume baigne dans l'optimisme : son message apparent est que « si sta procedendo all'indietro », comme les écrevisses⁴⁷. Déçu de l'échec des mouvements, organisés et inorganisés, de la contestation, Umberto Eco garde peut-être un espoir ou la volonté de l'espoir en une société nouvelle. Claudio Magris, déçu du communisme et des États qui s'en réclamaient, mais pas de l'hypothèse révolutionnaire, « la rivoluzione che un giorno riemergerà dalle fogne come un sole che sorge⁴⁸ », s'écrie, paraphrasant en deux phrases à la fois l'appel historique de Marx et Engels dans le *Manifeste du Parti Communiste*, et une formule de Garibaldi, célèbre en Italie :

Compagni di tutto il mondo, unitevi. Il sole dell'avvenire è caduto in un pozzo nero e profondo, ma se ci afferriamo tutti insieme alla carrucola e tiriamo forte, il secchio verrà su [...] il secchio verrà su, con le nostre bandiere rosse laveremo quel sole incrostato di melma finché sarà

⁴⁶ Umberto Eco, *A passo di gambero*, cit., p. 349.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 5-6.

⁴⁸ Claudio Magris, *Alla cieca*, Milan, Garzanti, 2005, p. 236

liberato di ogni macchia di fango e di sangue e, libero e leggero come il palloncino che scappa dalla mano di un bambino, salirà in alto nel cielo⁴⁹.

Peut-être ce signe ou songe d'espoir, au terme d'un livre qui tente un bilan angoissé de l'histoire des révoltes de libération humaine, de leurs espoirs, de leurs limites, de leurs errements, de leurs échecs et de leurs crimes aussi, est-il encore un écho des années soixante-dix, des espoirs et des échecs qui motivent peut-être aussi l'inquiétude exprimée par l'humour d'Umberto Eco.

Entre la déception, la résignation, le consensus et la nostalgie, il reste toujours de la place pour cet espoir et ce que Gramsci appelait « l'optimisme de la volonté ».

Pierre LAROCHE

Université Sorbonne Nouvelle-Paris III

⁴⁹ *Ibid*, p. 327. Evidemment, surtout s'agissant d'un roman dont le narrateur est polymorphe comme c'est le cas de *Alla Cieca*, on peut toujours objecter, comme l'a fait Claudio Magris, en réponse à une question à propos d'une phrase de *Un altro mare* (« parole che possono echeggiare altre parole, non la vita »), « che si tratta di una frase non [sua], ma del [suo] protagonista, Enrico, il personaggio principale » (Interview à « Alice. it », mai 1996).